

Les Vaudois et la bataille de Morat

Autor(en): **Vallièrè, P. de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Neue Schweizer Rundschau**

Band (Jahr): **2 (1934-1935)**

Heft 4

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-758923>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les Vaudois et la bataille de Morat

par P. de Vallière

Le fédéralisme est la pierre d'angle de la maison suisse. Source d'émulation, de progrès et de santé morale, de fierté aussi, il doit être tout pénétré de bienveillance et de fraternité, il exige parfois un effort ou un sacrifice. La somme des civilisations et des traditions cantonales qui se complètent et se pénètrent intimement a créé et développé l'esprit fédéral, dans une «Suisse une et diverse», selon l'heureuse expression de G. de Reynold.

Mais, il y a aussi un fédéralisme stérile, desséchant, morbide, basé sur l'indifférence à l'égard des confédérés d'autres cantons, qui ne fait aucun effort pour comprendre leur esprit, leur manière de penser, leurs coutumes, leur langue, et se renferme dans un naïf orgueil cantonal, derrière des frontières barricadées.

Ce particularisme ombrageux qui n'est que la caricature du fédéralisme, a trouvé son expression dans les théories propagées par un groupe d'intellectuels et d'hommes politiques vaudois. Ces négatifs s'ingénient à chercher dans le passé tout ce qui peut accentuer les différences entre les deux Suisses, en dénaturant les faits historiques, en suscitant chez les Vaudois une haine rétrospective, et combien artificielle, de la période bernoise et de tout ce qui est bernois. Ces mécontents qui se sentent étrangers et incompris à Berne, utilisent même l'argument raciste, et ne sont pas loin de croire qu'ils appartiennent à une race supérieure.

Pour eux, et c'est un article de foi de l'association «Ordre et Tradition», la Suisse ne peut être une patrie, elle n'est pas une nation, car, disent-ils, il n'existe ni langue, ni civilisation, ni tradition interne spécifiquement Suisses. Elle n'est qu'une fédération d'Etats, unis pour se défendre contre l'étranger. Seuls la raison et l'intérêt rattachent ces Vaudois à la Suisse qui n'est à leurs yeux qu'une administration centrale, tandis que leur vraie, leur seule patrie, c'est le Pays de Vaud. Leur fédéralisme s'est mué en nationalisme vaudois. Ils ont imaginé la «nation vaudoise», ce qui est un bien grand mot pour une population de 350 000 âmes. On n'avait, jusqu'ici, jamais osé prétendre que la Confédération suisse se composait de vingt deux nations.

Cette mégalomanie verbale est cependant assez inoffensive. Ce qui l'est moins, ce sont certaines erreurs historiques, formulées comme des dogmes, qui reparaissent à chaque occasion, malgré toutes les réfutations. Ces erreurs acceptées sans contrôle, peuvent avoir de graves conséquences. Leur répétition systématique ne manquera pas d'exercer une influence mauvaise, parce qu'elle affaiblit le lien fédéral.

Dans un vibrant article de la *Gazette de Lausanne*, du 18 avril 1934, intitulé «Malaise», M. Ch. Gorgerat, conseiller national, à côté de considérations fort justes sur l'état actuel du canton de Vaud, a repris l'argument de la confusion des idées que cause dans l'âme vaudoise l'enseignement de l'histoire suisse. «Que l'on pense à l'histoire «nationale» que l'on inculque à nos enfants et où — par exemple — la bataille de Morat (qui fut en réalité le tombeau de la liberté vaudoise et qui est peut-être la date la plus tristement tragique de notre histoire) est présentée comme une journée glorieuse, devant être chantée et fêtée par les descendants des vaincus et des victimes de cette victoire des Ligues suisses».

«*La Nation*», organe du groupe «Ordre et Tradition» cherche à répandre ces mêmes idées. C'est ainsi qu'en parlant de Grandson et Morat, M. Marcel Regamey qui, par ailleurs défend avec courage des principes excellents, s'écrie: «Certes nous y étions, mais dans le camp adverse.» A ce mépris des faits, il n'y a d'autre excuse que l'ignorance.

En 1926 déjà, lors des fêtes du 450^e anniversaire de la bataille de Morat, des voix isolées s'étaient élevées, à Lausanne, pour conjurer les Vaudois de rester chez eux ce jour-là. Ces conseils d'abstention n'eurent aucun succès; des milliers de Vaudois accoururent à Morat pour acclamer le cortège où figuraient les contingents de Payerne et du Pays d'Enhaut, qui le 22 juin 1476, eurent une part glorieuse à la victoire suisse.

Depuis quelques années, les nationalistes vaudois se donnent beaucoup de mal pour réveiller et alimenter la fierté nationale de leurs concitoyens, pour donner une âme neuve à ce peuple qui connaît mal son passé, pour construire une doctrine politique cohérente. Tout cela est très légitime, à condition de ne pas travestir l'histoire et de ne pas transformer ce néo-fédéralisme en un sentiment anti-suisse. Tout mouvement patriotique qui ne s'appuie pas sur la vérité historique manque de base solide et trompe ses adhérents. «L'his-

toire ne peut être mise au service d'une propagande, n'importe laquelle, a dit le colonel Feyler, mais au service de ce qui fut, c'est-à-dire la vérité.»

Or, si nous nous en tenons à ce seul exemple de la bataille de Morat, nous constatons que M. Gorgerat¹ et ses amis d'«Ordre et Tradition» sont loin de la vérité et que leurs erreurs sont dangereuses, parce qu'elles tendent à détruire le travail des générations, à creuser un fossé entre confédérés.

La bataille de Morat, et celle de Grandson aussi, offre précisément cette particularité que, pour la première fois dans notre histoire, 21 des cantons de la Suisse actuelle se trouvèrent représentés dans l'armée confédérée. Toute la Suisse romande et italienne avait des contingents sous les bannières des Liges: Neuchâtel et Valangin, Fribourg, l'Ajoie, Tavannes, Tramelan, St-Imier, Moutier et Delémont, la Gruyère, le Valais, la Leventine, et pour les Vaudois, Châteaux-d'Oex, Rougemont, Rossinières, les Ormonts, Palézieux, Oron, Aubonne et Payerne. En outre, des volontaires de Moudon et des villes vaudoises combourgeoises de Berne, de Grandson, d'Avenches, de Lucens, de Lavaux (terres de l'évêque de Lausanne), bravant toutes les défenses, coururent s'enrôler dans l'armée des Hautes Liges.

Les Vaudois d'alors subissaient l'attraction invincible qu'exerce un peuple jeune et fort sur la jeunesse avide d'aventures. «Les Confédérés, Berne à leur tête, avaient au moins la puissance et la gloire; ce n'est pas la première fois que la force et l'épouvante ont engendré l'amour.» (Juste Olivier.) La maison de Savoie, impuissante à protéger ses sujets vaudois, n'était que faiblesse de décadence.

Les Genevois, s'ils ne furent pas à Morat, arrêtaient les fuyards les jours suivants et les jetèrent dans le Rhône.

En vérité, 6000 Romands, dont 900 à 1000 Vaudois combattirent dans les rangs des Suisses, à Morat; il ne s'en trouva aucun dans le camp bourguignon.

Jacques de Savoie, comte de Romont, qui s'était déjà fait battre par les Suisses au début de la guerre, à Héricourt, en 1474, réussit

¹ L'étude de P.E. de Vallière, par en 1926, sur «Morat» (Ed. Spes Lausanne, trad. en allem «Murten») démontre, en s'appuyant sur les sources, la participation de la Suisse romande, et des Vaudois en particulier, à la victoire, dans les rangs suisses. Nous renvoyons M. Gorgerat à cet ouvrage qu'il paraît ne pas avoir lu, bien qu'il en cite un passage.

à grand peine à rassembler un millier de Vaudois. Réunies à 8000 mercenaires italiens et savoyards, ils ne jouèrent qu'un rôle effacé dans la campagne de 1476. Ils furent au siège de Morat, du côté nord, vers Montilier, mais ne prirent aucune part à la bataille et se dispersèrent sans combattre, dans les bois de Galm.

Le matin de la bataille, par contre, les hommes du Pays d'Enhaut, des Ormonts, de la Haute Veveyse, d'Oron, de Palézieux, d'Aubonne et de la Gruyère étaient à l'avant-garde, avec Schwyz. Sous le feu de trente canons, ils emportèrent la Haie-Verte, aux avant-postes, et culbutèrent les archers anglais, mêlés aux Schwyzois et aux Oberlandais. Le terrible cri de guerre des Schwyzois «Haarus!» poussait en avant Welsches, Bernois et Suisses primitifs, sous le commandement de Jean de Hallwyl.

Payerne et les autres Vaudois marchaient avec le corps de bataille de Waldmann. Un certain nombre de seigneurs vaudois chevauchaient avec la cavalerie du comte de Gruyère.

Ce furent ainsi des Vaudois qui engagèrent le combat, à Morat, et qui firent la première brèche dans l'armée du Téméraire. M. Gogerat me permettra de lui citer des noms tirés des rôles conservés aux archives de Fribourg et des villes vaudoises: Ansermet, Bergier, Bertholet, Blanchard, Bourquin, Castella, Chapuisat, Chappuis, Corboz, Currat, Chavannes, Cruchon, Cruvisier, Ecoffey, Favre, Fragnières, Girard, Giron, Grangier, Gremion, Gottofrey, Guérin, Junod, Jacquetay, Jehanperrin, Jordan, Juillard, Marchand, Masson, Mestral, Monnet, Moret, Museiller, Musy, Du Pasquier, Ramu, Ruffy, Savary, Simon, Veillard, Verdan, Vulliemin. Et, parmi les seigneurs vaudois, les sires d'Oron, de Palézieux, d'Aigremont, d'Avenches, d'Estavayé, de Faussigny, de Praroman, vassaux et compagnons du comte de Gruyère.

Tous ces Vaudois, et des centaines d'autres avec eux, ont porté, à Morat, la croix suisse sur la poitrine. Il n'est donc pas exact d'affirmer que nous sommes les descendants des vaincus de Morat. «L'histoire est une grande dame que ses couturiers habillent au goût du jour», a dit encore le colonel Feyler. Le goût du jour paraît être pour certains Vaudois, un parti-pris aveugle qui, en s'autorisant de simplifications historiques tendancieuses, aspire à proclamer le splendide isolement du Pays de Vaud, dans une Confédération qui lui a toujours été étrangère. Ce travail de désagrè-

gation nationale est attristant. Il doit être combattu, au nom même du fédéralisme.

Pendant les guerres de Bourgogne, il est vrai, le Pays de Vaud eut cruellement à souffrir. Comme le dit Juste Olivier: «L'Helvétie romande fut foulée aux pieds par tous les partis. Elle fut tout à la fois le prétexte et la victime de la guerre.»

Qui porte la responsabilité de ces maux? En premier lieu la maison de Savoie, qui se montra incapable d'empêcher l'invasion de ses terres vaudoises par les belligérants. Ces malheureuses contrées, abandonnées par ceux qui devaient les protéger, livrées aux fureurs des Suisses et des Bourguignons, eurent un sort peu enviable. Le duc de Savoie, Philibert, était un enfant de 10 ans, sa mère Yolande de France, sœur de Louis XI, exerçait la régence du duché. Partagée entre sa crainte des Suisses et son amitié pour Charles le Téméraire, elle hésita et négocia au lieu d'agir. Et le pays fut ravagé.

Les nationalistes vaudois s'arrêtent avec complaisance sur les massacres qui suivirent la prise des Clées, d'Orbe et d'Estavayer et sur le pillage de Lausanne. Leur rancune est tenace; après 450 ans, ils estiment que ces souvenirs doivent être constamment rappelés pour entretenir un patriotisme vaudois positif. Ces faits regrettables n'ont d'autre excuse que les méthodes guerrières d'une époque cruelle, mais ils ne sont que jeux d'enfants en comparaison des effroyables tueries du duc de Bourgogne en Belgique et dans les Flandres.

Le séjour près de Lausanne de l'armée indisciplinée du Téméraire qui s'abattit comme un fléau sur les rives du Léman, fut une calamité. De Morges à Cully tous les villages furent pillés, les habitants chassés de leurs demeures, Saint-Saphorin incendié, les moines de Hautcrêt égorgés. Les routes étaient infestées de maraudeurs bourguignons et italiens qui rançonnaient et assassinaient les passants. Moudon refusa de loger des troupes «parce que ces gens étaient tous des brigands». Lausanne était devenue un coupe-gorge. Accablé de réquisitions de vivres, de charrois et de corvées de toute espèce, le laboureur voyait ses récoltes écrasées ou coupées avant maturité pour nourrir la cavalerie. Chaque jour était marqué par le meurtre, le pillage et d'autres excès qui, le plus souvent, restaient impunis. Et le duc Charles, en marchant sur Morat, faisait mettre le feu au matin, au logis où il avait passé la nuit.

On savait comment il avait traité la Belgique et les Flandres. Les boucheries de Liège, de Nesle, de Gand, de Briey avaient répandu l'épouvante dans tout l'Occident. La population entière, femmes, enfants, vieillards, avait été égorgée jusque dans les églises, par ordre et sous les yeux du duc Charles. Il se vantait de pouvoir faire subir le même sort à Morat, à Fribourg, à Berne, à Sion. La fin tragique de la garnison de Grandson, pendue et noyée, après avoir obtenu la promesse de vie sauve, était un avertissement. Sur toutes ces horreurs, on garde le silence.

*

C'est une grossière altération de l'histoire que de représenter le Pays de Vaud savoyard comme étranger ceux cantons, sans intérêts communs avec les Ligues, orienté exclusivement vers Chambéry. Bien avant les guerres de Bourgogne, les villes vaudoises étaient en rapports constants avec Berne et Fribourg. En fait, «Berne exerçait sur la monarchie savoyarde en pleine décadence, un véritable protectorat,» nous dit M. Charles Gilliard qui a étudié le régime bernois avec une rare impartialité.

Payerne et Grandson étaient unies à Berne, par un traité d'alliance, dès le XIV^e siècle (1343 et 1370); l'évêque de Lausanne depuis 1350. Ainsi, les hommes d'armes de Lavaux, de Lucens, d'Avenches étaient compris dans les forces militaires des Confédérés, bien avant la conquête bernoise. Les confréries et abbayes d'arbalétriers et d'arquebusiers de villes vaudoises alliées étaient invités aux «tirages» de Berne.

Beaucoup de seigneurs vaudois étaient combourgeois de Berne; les barons de la Sarraz, les sires de Colombier, d'Estavayer, de Clermont, de Vergy. Adrien de Boubenberg, le héros de Morat, avait épousé la fille du baron de la Sarraz.

Moudon, Yverdon, Saint-Saphorin, Vevey étaient combourgeoises de Fribourg.

Vers 1350 déjà «tout le Pays de Vaud, la baronnie et l'Evêché, songeait à se rapprocher de la Confédération Suisse, sa voisine, et par là déjà son alliée, ainsi que par d'antiques traditions.» (Juste Olivier.)

En 1464, Aigle et le Chablais vaudois se mettaient sous la protection de Berne. Le prestige de la maison de Savoie ne cessait de

diminuer. L'autorité des comtes, puis des dues, humaine et juste, n'avait pas de racines profondes dans le pays. Souveraineté trop lointaine, insouciant, qui négligeait ses sujets vaudois, tous en leur accordant des franchises et l'illusion de l'autonomie. Les Etats de Vaud n'étaient presque plus jamais convoqués, au XV^e siècle. L'anarchie s'installa à la place d'un pouvoir inexistant.

Le baron de Vaud, véritable suzerain de la province, se préoccupait fort peu de ses responsabilités. Il était un inconnu pour ses sujets. «Prince étranger dès le commencement, note Juste Olivier, le seigneur baron le devenait chaque jour davantage.»

Les nationalistes vaudois prétendent rafraîchir leur patriotisme en exaltant la domination de Savoie, qu'ils considèrent comme la source de leur mouvement de régénération nationale. Juste Olivier, qu'ils citent volontiers comme un précurseur de leurs idées, et qu'ils interprètent à leur façon, a vu parfaitement juste quand il dit de la maison de Savoie: «Quoique romane, c'était pourtant une suzeraineté étrangère» (Révolution helvétique. Introd. XV.) Et ailleurs: «Petite confédération de républiques et de seigneurs sous un patronage étranger.» (Le Canton de Vaud II. 714.)

Les ducs de Savoie n'ont été, en aucune façon des «princes vaudois», ainsi que le voudrait «Ordre et Tradition», pas plus que le roi de Prusse ou le maréchal Berthier, princes de Neuchâtel, n'ont été des princes neuchâtelois. Le roi d'Italie Victor Emmanuel serait très surpris d'apprendre qu'il est citoyen vaudois.

En réalité le Pays de Vaud (Juste Olivier le démontre avec force) fait partie, géographiquement et par tradition, de l'Helvétie. Après l'extinction des ducs de Zaehringen au XIII^e siècle, les comtes Thomas et Pierre de Savoie s'en sont emparés, conquête qui nécessita cinquante ans de luttes et de violences. Les Bernois, par contre, prirent possession du pays, en 1536, sans verser une goutte de sang. «Il vaut la peine de noter le fait: dit M. Ch. Gilliard, le Pays de Vaud ne trouva pour faire le geste de le défendre que des étrangers, tandis que les contingents de Château-d'Oex, d'Aigle et de Payerne, tandis que les 103 hommes du contingent lausannois, venaient rejoindre l'armée de l'envahisseur.» (Conférence au cercle libéral de Lausanne, mai 1931.)

Cette prétention de retrancher de notre histoire la période bernoise qui nous a faits suisses, à la qualifier de «honteuse servitude», est une exagération qui étonne chez des gens cultivés; c'est aussi

de l'ingratitude. Il semble bien mesquin, après quatre cent cinquante ans de garder au cœur des sentiments de rancune parce que quelques châteaux vaudois ont été détruits par les Suisses, en 1475—76. A raisonner de la sorte, les Bourguignons, qui ont aidé les Anglais à ravager la France pendant cent ans, devraient répudier Jeanne d'Arc. Et les Savoyards, français depuis 1859 seulement, dont le pays fut à maintes reprises envahi et dévasté par les Français, auraient des motifs suffisants d'ignorer l'histoire de France? Ce sont là des raisonnements puérils.

Il y a une hiérarchie de valeurs, une superposition de sentiments dans le patriotisme suisse, qui s'élève de la commune au canton, du canton à la Confédération, en élargissant toujours plus cet amour du pays natal, en le vivifiant par un idéal commun, dans la fraternité et la foi en l'avenir de la nation entière.

Juste Olivier, qui a si ardemment aimé sa patrie vaudoise, trouvait des accents d'une gravité émue quand il évoquait la grande patrie et les gloires de l'ancienne Suisse «Peuple de héros, il n'est pas d'histoire plus extraordinaire ni plus admirable que la sienne. . . Au bout du champ dont nous avons notre part à cultiver, entre celui-là et les champs voisins, nous ne perdons pas de vue ce qui les domine; la grande figure de la Patrie helvétique.» (Le canton de Vaud I. 5.)

Nous autres Vaudois qui, selon le mot très juste d'Edouard Secretan, avons épousé la Suisse et qui entendons lui rester fidèles jusqu'au dernier jour, nous n'avons pas fait un mariage de raison, mais un mariage d'amour.